

Jean-Paul Lescorce

## **Quelques souvenirs de l'occupation 1940-1945**

Je suis né en 1937 à Soulac dans la rue piétonne au Grand Café Riche. Aujourd'hui, c'est un glacier, ça s'appelle Le roi des cônes. J'avais 3 ans quand les premiers Allemands sont entrés à Soulac. En 1940, la France est envahie par les troupes allemandes. C'est la débâcle des Français, l'armée française est écrasée. Le 12, le 13, le 14 ils sont à Paris avec Hitler qui contemple la tour Eiffel. Pour lui c'est une revanche de l'armistice de 1918. Donc les troupes allemandes envahissent rapidement tout le littoral français, du Pas de Calais jusqu'à la frontière basque-espagnole. Le 20 juin 1940, ils occupent les deux Charentes, le 26 juin ils sont à Royan et ils traversent avec le bac Le Cordouan. Pour transport de troupes, de chevaux, de matériaux, de soldats, et ils arrivent le 26 précisément au Verdon et le 27 ils arrivent à Soulac. Mais ils sont déjà à Bordeaux puisque ils occupent le grand port maritime de Bordeaux qui est un point stratégique et aussi l'entrée de l'estuaire. Ce sont des points stratégiques pour les armées allemandes à l'époque. Donc il y a une colonne qui remonte de Bordeaux, qui envahit la pointe du Médoc et ils arrivent aussi par le bac. Ils sont 4000 hommes de troupe. Il vont réquisitionner toutes les maisons du Nord-Médoc dans un premier temps pour s'y loger et ils ont deux missions, c'est à dire ils ont deux priorités : c'est de neutraliser l'entrée de l'estuaire avec des mines flottantes et construire cette partie de l'Atlantik-Wall.

J'ai trois ans, mon père me promène dans la rue piétonne qui arrive à la plage. Tout d'un coup on voit arriver des motos avec des soldats casqués, fusil en bandoulière. Ils sont plusieurs, motos avec un side-car et ils demandent de la gazoline à mon père. Mon père avec sa main il leur montre l'endroit où ils pouvaient se ravitailler avec de l'essence avec leurs motos. Et ils s'installent confortablement dans toutes les maisons de Soulac et ils vont y loger les STO (service de travail obligatoire) donc faisait parti mon père, mon père était réquisitionné. Mon père tenait avec ma mère le Grand Café et tous les officiers de la Kriegsmarine sont arrivés dans ce café et ils ont réquisitionné – entre guillemets - comme un endroit convivial pour distraire ces officiers de la Kriegsmarine. Il y avait des Soulacais qui consommaient avec les Allemands. C'était une espèce de collaboration malsaine mais une collaboration qui ...

Mes parents comme tous les Français du Nord-Médoc, ils n'avaient pas le choix. Ils étaient envahis, donc ils étaient obligés de capituler face à l'ennemi, c'était l'ennemi qui commandait tout. Ils ont réquisitionné la mairie, la gare, même la poste puisque ils en ont fait des endroits privés, ils ont tout cadennassé. C'étaient eux les patrons. Donc nous, il fallait subir. On mangeait avec des tickets, on était rationné. A 21h le soir : couvre feu ... pas d'électricité, de lumière à voir à cause des alliés qui pouvaient bombarder éventuellement s'il y avait de la lumière. Ça a duré pendant 4 ½ ans, l'occupation.

Jusqu'au jour où nous, les civils, il a fallu évacuer en zone libre, c'était le novembre 44. Il y a eu deux évacuations : je ne me rappelle plus exactement les dates, c'était vers le 20 ou le 23, je ne sais plus... Il a fallu évacuer au lieu dit le pont du Gard. Il fallait partir en zone libre avant l'attaque qui a eu lieu le 14 avril 1945.

Dans le café de mes parents, j'ai vécu avec tous les officiers de la Kriegsmarine. Le dénommé Georges Schillinger qui était moitié Français, moitié Allemand puisqu'il avait fait ses études à Mulhouse en France et il était de mère française. Son père était de la Forêt Noire. Lui, il était nettement francophile et il y avait tous les officiers de la Kriegsmarine qui ont investi le café de mes parents. Le soir, ils avaient un musicien allemand qui venait avec son accordéon. C'est moi, j'ai toutes les photos, tout que je raconte j'ai des photos. J'ai des photos du soldat, du musicien qui est sur la plage avec tous les soldats allemands qui sont en maillot de bain. C'est l'été, et à proximité il y a des

touristes, des vacanciers, ils sont là à côté des Allemands et ils écoutent l'accordéon. Il y a la vie normale. Tout fonctionne normalement mais sous la direction de l'armée allemande. Les magasins étaient ouverts.

Les Allemands, leur priorité c'est neutraliser l'entrée de l'estuaire, construire ces bunkers. Et une fois qu'ils en ont construit aux Arros - même à la Pointe de Grave - ils avaient des campements où ils logeaient. Mais dans les maisons puisque... les grosses villas étaient réquisitionnées par les officiers et ils gardaient une partie de la maison pour les propriétaires. Les propriétaires n'étaient pas expulsés. Mais il fallait qu'ils laissent deux ou trois pièces ou une pièce ou deux pièces pour l'officier allemand. Ils vivaient un peu en communauté.

Et à la libération il y a eu la purge. Il y a eu des gens qui ont été pendus, ceux qui étaient pro Nazi, pour la mise à Pétain, tout ça cela a été exécuté. Les femmes avaient les cheveux rasés. C'est arrivé à ma mère. C'était comme ça, c'est la guerre. Mais comme on dit l'amour n'a pas la frontière.

Je suis parti en zone libre à une ligne de démarcation par ce que la France était coupée en deux. Il y a Vichy et il y avait la zone littorale qui était occupée par les troupes allemandes.

Moi j'ai changé plusieurs fois d'école. J'ai été à l'école d'abord à Saint Vivien. J'ai retrouvé la liste et les photos quand je suis scolarisé à Saint Vivien. J'ai habité chez mon grand-père entre le cimetière et le château d'eau. Il y avait un petit chemin, il y a eu des baraquements après la libération par ce que Saint Vivien était détruit, le centre bourg était détruit à 80 %. Il y a encore le clocher, il était refait, mais moderne. Si on regarde aussi la vierge, elle a une main coupée et il y a encore des vestiges. Et derrière chez moi, mon grand-père c'étaient des cratères de bombes à proximité du cimetière. Et moi, je jouais dans les cratères de bombes avec mon vélo, j'étais petit. Et j'ai joué aussi dans les fondations de la mairie. Il y avait une maison qui a été rasée par les bombardements. Ils ont fait des tranchées et nous, on était enfant de chœur en 1947/1948 et j'étais enfant de chœur à Saint Vivien, avant de rentrer à l'église, nous on jouait dans les fondations, on courait dans les fondations.

Quand on est enfant on s'adapte à tout, on ne réfléchit pas, on ne sait pas ce qui se passe. Moi, j'ai vu arriver des Allemands. Pour moi c'étaient des gens que je n'ai jamais vus. Je n'avais pas peur même s'ils avaient des fusils, des casques. Et ils étaient gentils avec moi. Ils nous ont donné des bonbons, du chocolat. Et il y en a qui me montraient les photos de leurs familles, de leurs enfants, qui pleuraient et puis me disaient : Hitler kaputt ! Les Allemands quand ils ont envahi ici avant la libération, ils savaient que pour eux c'était tout perdu. La France était libérée. L'Allemagne, Berlin, elle était rasée par les Alliés, ils étaient complètement perdus.

Mais moi, personnellement, les Allemands que j'ai connus, qui étaient des officiers supérieurs de la Wehrmacht, ils étaient très polis, très corrects et bien élevés. Mon père a été réquisitionné comme STO pour construire les bunkers ici avec l'entreprise Caporal. C'étaient des immigrés italiens, ils sont deux frères et ils travaillaient dans le bâtiment. Ils arrivent à Soulac, ils s'installent et ont créé une entreprise de bâtiment publique. Et ils sont réquisitionnés par l'organisation Todt pour construire les bunkers.

Caporal a embauché mon père et il a embauché plusieurs Soulacais, dont Roger Seurin qui a 96 ans. Lui, il était mécano et il conduisait les Citram Bordeaux-Soulac-Pointe-de-Grave-Le Verdon jusqu'aux années 80. Il a été réquisitionné pour construire les bunkers avec mon père et Caporal, lui il les a embauchés tous ces gens, tous ces Nord-Médocains. Il a embauché une dizaine pour qu'ils ne partent pas travailler dans les usines d'armement en Allemagne dont certains ne revenaient pas. Il a voulu les garder ici.

Mon père, finalement est resté ici à Soulac. Le soir il travaillait au café, la journée il travaillait aux bunkers et le soir il tenait le café avec ma mère. Et il servait à boire aux officiers allemands, donc un qui s'appelait Geisler et qui était le grand patron des travaux de l'organisation Todt. Comme situation, c'était ambigu. Mais ça se passait bien. Les Français et les Allemands, ils fumaient ensemble, ils buvaient ensemble, ils jouaient aux cartes ensemble, ceux qui savaient jouer aux cartes, ceux qui parlaient le français surtout par ce qu'il y en avait quelques-uns qui parlaient bien le français.

Les Alliés envoyaient des détachements, envoyés par le général De Gaulle pour faire capituler les Allemands qui ne voulaient pas se rendre parce qu'ils avaient ordre de leur quartier-général d'Allemagne. Alors que toute la France est libérée partout. Ici, c'est la poche de Royan et il y avait quatre autres poches, la France était libérée partout sauf les quatre poches. Saint Nazaire a capitulé le 8 mai et les autres ont capitulé aussi.

Soulac c'est libéré le 18 avril, Le Verdon le 19 et Pointe de Grave le 20. Là, les Allemands ont capitulé par force parce que il y avait des bombes qui leur tombaient dessus. Et ils avaient des bombes au napalm américaines, des bombes insanitaires, les bombes qu'ils ont utilisé au Vietnam.

Mon grand-père, lui, il n'a pas voulu évacuer. Il est resté dans sa maison à Saint Vivien à côté du château d'eau et du cimetière. Et lui il se couchait dans un grand fossé et voyait les bombes tomber à 100 m de lui. C'est pour ça qu'il y avait des gros cratères. Plus tard, mon grand-père a vendu cette maison. Et moi, j'étais à Bazas, j'ai été évacué. Mon grand-père est resté pendant l'occupation et jour par jour il a écrit tout ce qui se passait. Ça, c'est un document exceptionnel. Il fait partie de la collection privée de ma famille.

Un jour, il y avait dans le FFI (forces françaises de l'intérieur) des voyous, qu'on appelait les FTP qui ont pillé tout le Nord-Médoc, ce n'était pas les FFIs libérateurs. C'étaient des communistes qui s'étaient alliés avec les libérateurs et en ont profité pour piller les maisons. Ma mère n'a pas pu rouvrir son café parce que il n'y avait plus rien. Il y avait des Nord-Africains parmi ces voyous et à Saint Vivien ils arrivent chez mon grand-père, ils lui mettent un fusil à la tête. Ils étaient deux et il y en a un qui faisait les poches, il a volé la montre de ma grand-mère et il y avait deux ou trois pièces de monnaie dans ses poches, ils ont volé. Et c'étaient des Pseudo-Français, ces « libérateurs ».

Moi, quand j'ai vidé les bunkers, je les ai nettoyés, j'ai trouvé beaucoup de vaisselle.

C'étaient les Allemands, quand ils construisaient, ils ont commencé par piller les maisons aussi. Ils amenaient tout dans leurs bunkers ou dans leurs baraquements parce qu'ils avaient fait leur camp là. Après quand il y a eu l'attaque aux Arros le 14 avril 1945, les FFI ont attaqué avec des grenades insanières et moi j'ai retrouvé la vaisselle des toutes les villas du Nord-Médoc cassées. Au fur et à mesure que les FFI ont progressé, les Allemands ont reculé. C'est pour ça qu'on a retrouvé de la vaisselle cassée, des verres cassés. On a retrouvé plein des choses dans les bunkers.

Après le service de déminage qui a duré un an, je suis rentré en Médoc, en 1946. Dans un premier temps, je ne suis pas revenu directement à Soulac mais à Saint Vivien. Il y avait encore mes grands-parents. Et après, je suis venu à Soulac. Ma grand-mère elle avait un hôtel qui s'appelait Hôtel Lescorce et elle avait plusieurs villas à Soulac, elle avait un gros patrimoine. Elle nous met dans une de ses villas, ma mère, ma soeur et moi.

\*

Le maréchal Rommel visite toutes les installations du Nord-Médoc le 10 février 1944. Ce jour-là, il déclare que toutes les batteries de côte sont opérationnelles et il va dormir dans la villa Faust. Il va passer une nuit à Soulac à la villa Faust chez le baron Thierry qui était un copain qui avait fait les mêmes études à Mulhouse que le commandant de toutes les batteries de côte du Nord-Médoc Georges Schillinger. Grâce à Schillinger, Rommel va coucher à la villa Faust.

Moi, de mon balcon, ce 10 février 1944, j'ai joué sur mon balcon, je vois passer, je vois arriver la musique allemande avec les officiers au milieu que je connaissais déjà, qui venaient au café de mes parents, et parmi tous ces officiers il y en a un qui je n'avais jamais vu. Il paraît que c'était le maréchal Rommel, mais moi, je ne savais pas. A l'époque j'avais 7 ans. Et lui, je ne le reconnais pas. Par contre j'avais vu qu'il avait une écharpe blanche autour du cou et il avait un bout de bois à la main. Et je me suis dit qu'est-ce qu'il fait avec son bout de bois à la main? Et en manipulant mes documents plus tard j'ai reconnu Rommel et son bâton de maréchal.

Ils sont montés. Moi de mon balcon, je les ai regardés. Il y avait la musique devant, les soldats en armes, les officiers et derrière, il y avait encore des soldats en armes. Ils sont allés prendre l'apéritif à l'hôtel de la plage qui est aujourd'hui le restaurant Le Balizié. Et le soir, il leur a tiré un feu d'artifice.

Il y avait une journaliste qui s'appelait Madame Ceuille, elle était devant sa maison de la presse, elle s'est avancée quand elle a vu les officiers et elle est allée toucher la main à Rommel.

\*

Moi j'aime rendre service à tout le monde. Je suis né comme ça. Je suis né avec la convivialité et ça, c'était dans les gènes de ma mère. Elle adorait les enfants, elle adorait les gens, elle a parlé avec les gens. Ce n'est même pas sa déformation professionnelle parce qu'elle a toujours été commerçante dans sa vie. Après avoir tenu le Grand Café Riche avec mon père, elle a tenu après un hôtel qui était en face du Bar des Amis. Le membre fondateur de cet hôtel, c'était ma grand-mère. Elle avait acheté la résidence secondaire du comte Lahens qui est le membre fondateur du chemin de fer du Médoc. C'est grâce à Lahens que le train est arrivé à Soulac en 1874.

Les dommages de guerre du môle d'escale que les Allemands faisaient sauter ainsi que le monument de Lafayette, les Verdonnais n'ont rien eu... C'était le maire de Bordeaux de l'époque Chaban-Delmas qui a récupéré tous ces dommages de guerre pour reconstruire son port à Bordeaux. Alors le Verdonnais....